

# Histoire d'une préface

## GIDE ET *ARMANCE*

(sept lettres inédites)

QUE STENDHAL ait été pour Gide un des auteurs auxquels il revint sans cesse sa vie durant, comme à un maître, ou à son « os de seiche <sup>1</sup> », on le sait de reste ; il ne l'avait découvert qu'assez tard dans sa jeunesse, — après la conception, la rédaction et même la publication de son premier livre : en juin 1891, il prit un « intérêt extrême » à la *Vie de Henry Brulard* mais trouva le *Journal* « à peu près illisible » ; en octobre, il lut *Lamiel*, puis *La Chartreuse de Parme* à la fin de l'année <sup>2</sup>. Au printemps 1897 enfin, il écrit à Valéry : « Avec *Lucien Leuwen* et les *Mémoires d'un touriste*, je me suis pris à Stendhal — ou Stendhal m'a pris violemment. Il a fallu tout l'embêtement de *Rome, Naples et Florence* pour m'en dégager un peu. Si *Lucien Leuwen* m'intéresse un peu moins que *Le Rouge et le Noir* ou que la *Chartreuse*, c'est que... [...] il m'éduque parce que, à chaque ligne, je m'y oppose. Aujourd'hui, je préfère Stendhal même à Balzac <sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> « C'est mon os de seiche, je m'y fais le bec », dit-il à la Petite Dame le 11 novembre 1920 (*Les Cahiers de la petite Dame*, t. I, p. 56).

<sup>2</sup> V. « Le *Subjectif* d'André Gide » publié par Jacques Cotnam, *Cahiers André Gide I*, pp. 95-6.

<sup>3</sup> Lettre du 16 avril 1897, *Correspondance*, p. 289.

Gide a trente ans quand il lit *Armance* pour la première fois, à Lamalou-les-Bains où il est en cure du 11 octobre au 7 novembre 1899<sup>4</sup>. Il n'en dit rien alors dans son *Journal*, ni dans sa correspondance, et on ne trouve une trace — très discrète — de cette lecture que dix ans plus tard, dans... *La Porte étroite*, où Jérôme, auprès d'Alissa, note : « N'ayant point préparé mes phrases, je parlais plus aisément<sup>5</sup> », remarque incontestablement inspirée de celle que Stendhal fait à propos d'Octave : « Prenant souvent la parole sans savoir comment il finirait sa phrase, il parlait beaucoup mieux<sup>6</sup>. » L'indice est maigre d'un intérêt qui serait particulièrement vif pour le roman...

Pourtant, une dizaine d'années, encore, ayant passé, quand tout à trac on lui propose d'écrire une préface à *Armance*, il accepte aussitôt avec enthousiasme, malgré son « horreur du travail sur commande ». Il s'agit, il est vrai, de participer à une belle entreprise, l'édition des œuvres complètes de Stendhal commencée dès avant la guerre à la Librairie Honoré Champion, sous la direction d'Édouard Champion (1891-1938), le fils du grand libraire-éditeur du quai Malaquais, et qui devait comporter trente-cinq volumes ; cinq étaient parus avant 1914. On a un témoignage du grand intérêt que Gide portait aux publications de Champion dans deux courtes lettres<sup>7</sup> qu'il adressait à l'éditeur en juillet 1914 :

*Cuverville-en-Caux, [lundi] 20 juillet [19]14.*

*Cher Monsieur Champion,*

*Vous reste-t-il encore une Correspondance de Montesquieu sur hollande<sup>8</sup> ?*

<sup>4</sup> *Journal 1887-1925*, p. 290 (« Feuilletts », 1899).

<sup>5</sup> *La Porte étroite*, chap. VII, in *Romans, récits et solies, œuvres lyriques*, p. 562.

<sup>6</sup> *Armance*, chap. XIII, in *Œuvres romanesques complètes* de Stendhal, éd. Philippe Berthier, « Bibl. de la Pléiade », t. I, 2005, p. 157. Cf. l'autre citation tout aussi approximative qu'en fait Gide dans son *Journal*, en 1914 : « Je me redis la phrase d'*Armance* : "Je parlais beaucoup mieux depuis que je commençais mes phrases sans savoir comment je les finirais" » (4 juil. 1914, p. 802) puis en 1941 : « Je me souviens d'un passage (d'*Armance*, je crois), où [Stendhal] dit : "Octave (?) parlait beaucoup mieux depuis qu'il commençait ses phrases sans savoir comment il les finirait", ou quelque chose d'approchant. J'ai déjà dû citer cela quelque part » (27 nov. 1941, *Journal 1926-1950*, p. 789).

<sup>7</sup> Inédites, coll. Patrick Pollard (Londres), que nous remercions de son obligeante communication. Lors de la vente des archives d'Édouard Champion, ces deux lettres se trouvaient insérées dans l'ex. du *Roi Candale* (éd. Revue Blanche, 1901) que Gide avait offert au libraire-éditeur.

<sup>8</sup> Cette édition en deux volumes de la *Correspondance* de Montesquieu, procurée

*Je vous serais bien obligé de l'envoyer à mon nom, avec facture, aux bureaux de la Nouvelle Revue Française, où je le prendrai à mon retour à Paris.*

*Je donne à ce sujet mes instructions à M. J. Tronche<sup>9</sup>.*

*Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.*

*André Gide.*

*Cuverville-en-Caux, [mercredi] 22 juillet [19]14.*

*Cher Monsieur,*

*Votre carte<sup>10</sup> me fait grand plaisir, avec ce double portrait, et je la conserve.*

*Comment ! si vos éditions m'intéressent ? Mais je suis un des souscripteurs du début pour le Montaigne de Strowski (à travers Welter<sup>11</sup>), dont j'attends impatiemment les derniers volumes — qui occupe dans ma bibliothèque la belle place qu'il mérite, et d'où je la tire souvent.*

*J'ai également souscrit à votre Stendhal. Et sans doute vous demanderai-je, à la rentrée d'automne, s'il vous reste encore un hollande de votre Calvin<sup>12</sup>.*

*Croyez que j'applaudis de toutes mes forces à vos entreprises<sup>13</sup>.*

*Bien cordialement,*

*André Gide.*

*Il est très probable, du reste, que j'écrive quelque chose au sujet de votre Montesquieu<sup>14</sup>.*

*Et que je vous exprime ici toute ma gratitude au sujet des inédits de Stendhal que*

par F. Gebelin et A. Morize, venait de paraître, les exemplaires sur papier ordinaire au prix de 28 fr., les hollande au prix de 48 fr.

<sup>9</sup> Jean Gustave Tronche (1884-1974), alors directeur commercial des Éditions de la N.R.F.

<sup>10</sup> Non retrouvée.

<sup>11</sup> Hubert Welter (1857-1933), le libraire parisien dont Gide fut longtemps un des meilleurs clients (v. la *Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 80 note 2). Chacun des deux premiers tomes de l'« édition municipale » des *Essais*, due à Fortunat Strowski et commencée en 1906, coûtait 25 fr.

<sup>12</sup> *L'Institution de la Religion chrétienne*, éditée par Abel Lefranc, H. Châtelain et J. Panier (2 vol., 25 fr. — les ex. sur hollande à 50 fr.).

<sup>13</sup> Une page de publicité pour les « éditions définitives de grands auteurs » parues ou en cours de publication à la Librairie Ancienne Honoré Champion apparut dans le n° de juin 1914 de *La NRF*, mais nous ignorons si ce fut à l'initiative d'Éd. Champion ou de Gide, et si elle fut payée par l'éditeur ou offerte par la revue en remerciement de l'inédit stendhalien qui lui avait été confié (v. ci-après note 15)...

<sup>14</sup> Ce projet n'eut pas de suite (peut-être à cause de la guerre).

*vous avez bien voulu confier à La Nouvelle Revue Française* <sup>15</sup>.

À la mi-novembre 1920, la lettre <sup>16</sup> que reçoit Gide pour l'inviter à préfacer *Armance* n'est pas d'Édouard Champion lui-même, mais de celui qui l'assiste dans la direction de l'édition de Stendhal — en réalité, le véritable maître d'œuvre de l'entreprise : Paul Arbelet. Celui-ci, né en 1874, ancien élève de l'École normale supérieure (de la même promotion que Péguy), agrégé de lettres (professeur au lycée Louis-le-Grand puis à Condorcet), devait se dévouer durant plus de vingt-cinq ans à l'œuvre et à la figure de Stendhal, en publiant articles et livres (*La Jeunesse de Stendhal* en 1919, *Stendhal épicier* en 1925...) ; une mort brutale en 1938 l'empêchera de mener tout à fait à son terme le grand œuvre initié en 1912, l'édition des *Œuvres complètes*. Gide avait sans doute fait sa connaissance dès 1914, à l'occasion de la publication du *Journal inédit* dans *La NRF*, et Paul Arbelet semble avoir travaillé à ses côtés, au début de la guerre, au Foyer Franco-Belge <sup>17</sup> ; en tout cas, la courte réponse qu'il lui fait à propos d'*Armance* en novembre 1920 atteste que leurs premières relations ont laissé à Gide un bon souvenir :

*Jeudi* [18 novembre 1920].

18<sup>bis</sup> Avenue des Sycomores  
Villa Montmorency

*Cher Monsieur Arbelet,*

*Vous imaginerez difficilement la joie que m'apporte votre lettre, et de quel cœur j'accueille votre aimable proposition. Je souhaitais de vous revoir et bénis cette belle occasion. Vous me trouverez lundi, dans la matinée, à la Villa Montmorency. Si l'heure ou le jour ne vous convient pas, veuillez fixer vous-même un rendez-vous.*

*Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments bien cordiaux.*

*André Gide* <sup>18</sup>.

À Marc Allégret le lendemain, il se dit « très réjoui hier par une lettre me demandant d'écrire la préface d'*Armance*, le premier roman de Stendhal,

<sup>15</sup> Un long fragment du *Journal* tenu par Stendhal pendant son séjour à Brunswick (1807-1808), dont le manuscrit appartenait à Édouard Champion et qui parut en tête du n° d'avril 1914 de *La Nouvelle Revue Française* (pp. 545-93).

<sup>16</sup> Non retrouvée.

<sup>17</sup> V. *infra* note 23.

<sup>18</sup> Cette lettre et les quatre suivantes sont inédites ; les autographes appartiennent au petit-fils de leur destinataire, le docteur L. Arbelet, cardiologue à Gourdon (Lot), que nous remercions de nous en avoir aimablement (et spontanément) confié les photocopies.

pour la grande édition de Champion — ouvrant la série que Bourget et Barrès<sup>19</sup> continuèrent avec *Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse*. Malgré mon horreur du travail sur commande, je crois que je vais accepter<sup>20</sup> ».

Dix jours plus tard, Gide parle à la petite Dame de la visite qu'il a reçu d'Arbelet : « Il nous raconte qu'on (M. Arbelet) est venu lui demander une préface pour la grande édition d'*Armance*. "Je voudrais bien accepter, ça me flatte, mais je recule devant le mal que me donne ce genre de travail." Il a demandé à réfléchir et à relire *Armance*<sup>21</sup>. »

Il relit et il réfléchit... Il sent ce qu'on pourrait dire... Mais non, « rien ne vient »... Et tant qu'à se forcer, il préfère dire qu'il renonce.

[Paris, samedi] 11 décembre [19]20.

*Cher Monsieur,*

*Il faut pourtant que je me décide à vous écrire. J'ai relu Armance avec plus d'admiration encore et je sens de reste tout ce que l'on pourrait dire autour et à propos de ce petit livre — mais je ne vois pas se dessiner ma préface ; et cela me désole autant que m'avait ravi d'abord votre aimable proposition ; j'ai donc attendu quelques jours, me tâtant, hésitant encore : mais rien ne vient — et plutôt que de peiner misérablement pour vous livrer enfin un travail indigne de Stendhal, et de moi — mieux vaut renoncer sans vous maintenir plus longtemps dans l'attente. Croyez du moins à la sincérité de mes regrets et à ma vive reconnaissance.*

*Bien cordialement votre*

*André Gide.*

*J'ai mis à la poste pour vous, avant-hier, un exemplaire de ma Porte étroite que Crès vient de publier dans sa collection<sup>22</sup> — en souvenir de notre temps du Foyer<sup>23</sup>.*

Tout aussitôt — le contraire eût sans doute surpris Gide lui-même... — Paul Arbelet revient à la charge, et Gide n'offre guère de résistance :

<sup>19</sup> C'est Arbelet qui, en effet, avait eu l'idée de faire introduire chaque œuvre de Stendhal, dans son édition, par un écrivain contemporain célèbre — tel que Valéry ou Régnier, à côté de Barrès, Bourget, Gide...

<sup>20</sup> Lettre du « Vendredi [19 novembre] », *Correspondance*, p. 364.

<sup>21</sup> *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 62 (29 novembre 1920).

<sup>22</sup> Première édition de luxe — de demi-luxe plutôt — de *La Porte étroite*, dans la collection « Les Maîtres du Livre », tirée à 1952 ex., avec un frontispice de Paul Baudier et des ornements typographiques de Pierre Vibert et André Deslignères.

<sup>23</sup> Voilà qui laisse croire qu'Arbelet fut de ceux qui, en 1915-1916, travaillèrent avec Gide au Foyer Franco-Belge. Son nom n'apparaît pourtant pas dans le *Journal* que tint Gide durant ces mois (v. *BAAG* n° 134, avril 2002, pp. 137-60).

[Paris.] *Lundi* [13 décembre 1920].

*Cher Monsieur,*

*Votre insistance me touche, et je n'ai pas le cœur d'y résister. Je pesterai donc contre vous durant deux ou trois mois ; mais je sais bien d'avance quelle reconnaissance, ensuite, je vous garderai d'avoir su vaincre ma résistance et mes scrupules. Du moins vous ne me demandez pas de m'engager pour aucune date, n'est-ce pas.*

*Bien affectueusement votre*

*André Gide.*

Et de se mettre au travail... Les témoignages abondent, au cours des semaines suivantes, de ses efforts : à Auguste Martin qui lui demande un travail sur Péguy, il se dit le 21 décembre « surmené, excédé — déjà je peste contre cette préface à *Armance* que j'ai accepté d'écrire pour la grande édition de Champion <sup>24</sup>... ». Dans son *Journal*, le 1<sup>er</sup> janvier 1921, il note <sup>25</sup> : « J'ai devant moi la préface d'*Armance*, le chapitre intermédiaire de *Si le grain ne meurt*, et cet énorme roman qu'il me faudrait commencer d'échafauder. » À Jacques Rivière, le 19 : « Oui, je prépare pour toi une "Invitation à lire Browning". Je prépare également une préface pour *Armance* <sup>26</sup>. » À Marc Allégret, le 22 : « Je relis avec ravissement et le plus vif intérêt *Armance*, — qu'il me tarde que tu connaisses — mais ma préface ne se dessine pas bien <sup>27</sup>. » Au journaliste Jacques Boulanger, le 24, il parle de sa préface et lui réclame son article sur Stendhal <sup>28</sup>. Le 26 janvier, enfin, dans son *Journal* : « Relu *Armance* avec ravissement <sup>29</sup>. » Le 2 février, il écrit à son commanditaire :

[Paris, mercredi] *2 février* [1921].

*Cher Monsieur Arbelet,*

*J'aurais grand désir de causer un peu avec vous de la préface d'*Armance*. Je viens de relire avec ravissement ce livre infernal. La préface que j'entrevois est tellement scabreuse que j'ai besoin d'abord de vous consulter... Ah ! vous m'avez lancé dans un*

<sup>24</sup> Lettre publiée par Bernard Duchatelet, « André Gide et Charles Péguy », in *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin* (Lyon : P.U.L., 1994), p. 181.

<sup>25</sup> *Journal 1887-1925*, p. 1116.

<sup>26</sup> *Correspondance Gide-Rivière*, p. 640.

<sup>27</sup> *Correspondance*, p. 389.

<sup>28</sup> Lettre en partie publiée dans le catalogue de l'exposition *Présence d'André Gide* (Bruxelles : Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>, 1970), n° 248.

<sup>29</sup> *Journal 1887-1925*, p. 1121.

*joli travail !*

*Viendriez-vous prendre une tasse de thé mardi prochain, vers 4 heures ? ou quelque autre heure (10 h du matin par ex.) vous conviendrait-il mieux ?*

*Un mot de vous. Bien attentivement votre*

*André Gide.*

Il lui faut « en causer ». Le même jour, c'est ce même vœu qu'il exprime à l'ami François-Paul Alibert qu'il n'a pas revu depuis quatre ans : « Si nous devons nous revoir, je voudrais bien pouvoir causer avec toi d'*Armance*, pour lequel je dois écrire une préface — que je viens de relire avec enchantement, mais qui... La préface que j'entrevois ne peut être que terriblement scandaleuse. Tâche de relire le livre, de l'avoir relu quand nous nous reverrons ; et lis aussi la terrible lettre du 23 décembre 1826 à Mérimée, où Stendhal explique son livre !!!<sup>30</sup> » À coup sûr, c'est la lecture de cette fameuse lettre qui a permis à Gide de concevoir (d'« entrevoir ») une préface qui serait « scabreuse », voire « scandaleuse »...

Le 18 février, il quitte Paris pour le Midi et compte sur son séjour dans la villa des Van Rysselberghe à Saint-Clair pour travailler à sa préface ; pour l'y aider, Arbelet lui a envoyé « des notes de Stendhal sur *Armance*<sup>31</sup> ». Mais cinq jours passent et, le 23, « comme le travail n'a rien donné, il partira demain. "J'ai besoin d'être amoureux pour bien travailler", déclare-t-il<sup>32</sup> ».

Gide reste alors plus d'un mois à « la Souco », la villa des Bussy à Roquebrune, puis une quinzaine de jours à « la Bastide Franco », la ferme des Mayrisch à Brignoles, que gère Élisabeth Van Rysselberghe, qu'il quitte le 14 avril pour rentrer à Paris. Le 8, il a pu écrire à Jacques Rivière que sa préface « peut-être sera prête pour le n° de juin » de *La NRF*<sup>33</sup>. Mais pour paraître le 1<sup>er</sup> juin, il faudrait que le texte fût chez l'imprimeur au plus tard le 10 ou le 15 mai... Or Gide n'y mettra le point final que le 26<sup>34</sup>, en fera la révision au cours des semaines suivantes

<sup>30</sup> *Correspondance Gide-Alibert*, p. 212.

<sup>31</sup> *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 68. Ces « notes » sont celles de l'exemplaire dit « de Buccini » de l'édition d'*Armance* que Stendhal, en 1827, avait fait relier en l'interfoliant de feuillets blancs ; pages qu'il remplit de corrections, ajouts et remarques dont Raymond Lebègue se servit pour établir et annoter le texte du roman pour l'édition que Gide allait préfacer.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Correspondance Gide-Rivière*, p. 658.

<sup>34</sup> *Journal*, 28 mai (p. 1127) : « J'ai achevé avant-hier ma préface pour *Armance* ».

et n'en enverra le texte définitif à Rivière que le 22 juin.

Dès le 27 mai, pourtant, il avertit Paul Arbelet qu'il a enfin tenu sa promesse et l'invite à prêter une oreille critique à la lecture de ses pages :

[Paris.] *Vendredi* [27 mai 1921].

*Cher Monsieur Arbelet,*

*La préface pour Armance est achevée. J'ai grand désir de vous la soumettre. Vous est-il loisible de venir à la Villa Montmorency en écouter la lecture et me faire part de vos critiques ?*

*Dites vous-même le jour et l'heure qui vous conviennent, soit le matin, soit autour d'une tasse de thé, ce qui serait sans doute plus confortable.*

*Et croyez à mes sentiments bien affectueux.*

*André Gide.*

Le lendemain, il prétend craindre, dans son *Journal*, que sa préface soit « détestable », mais c'est « avec plaisir » qu'il la lit « à Roger M. du G. ce matin, puis, cet après-midi, à Mme Mayrisch et à Jean Schlumberger ». Le 1<sup>er</sup> juin, c'est chez les Du Bos qu'il en donne lecture, devant « Charlie [qui] la trouve excellente » et la petite Dame qui, elle, « ne p[eut s']empêcher de faire des réserves, quant à la dernière partie assez gratuite et dont il tire un parti tout personnel pour ses théories » ; Gide leur dit d'ailleurs lui-même « que Jean S. et Rivière trouvent qu'il est impossible, inopportun que cette préface paraisse dans *La NRF*<sup>35</sup> ». Le 2, il écrit à Dorothy Bussy, en lui annonçant qu'il l'a fait dactylographier pour la lui envoyer : « J'en ai donné lecture à quelques amis et me persuade peu à peu qu'elle n'est pas aussi mal venue que je le craignais d'abord. » Le 3, Mme Muhlfeld a invité chez elle, rue Georges-Ville, pour écouter Gide lire sa préface, une douzaine de personnes, parmi lesquelles Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, Paul Valéry, Louis Artus, François Mauriac, Jacques-Émile Blanche et René Boylesve<sup>36</sup> ; et ce dernier, qui se fait alors le champion d'une candidature de Gide à l'Académie et est « fort chatouilleux sur tout ce qui peut compromettre sa réputation », ne

<sup>35</sup> *Les Cahiers de la petite Dame*, I, p. 80.

<sup>36</sup> D'après la petite Dame, qui ajoute : « j'ai oublié les autres » (*ibid.*, p. 81). Parmi les autres personnes qui eurent connaissance de la préface avant sa publication, citons Dorothy Bussy (à qui Gide l'envoya au début de juillet), Aline Mayrisch et Ernst Robert Curtius (qui purent la lire pendant le séjour que Gide fit à Colpach du 20 au 25 juin, et Curtius promit alors de la traduire pour le *Neue Merkur*, projet qui ne paraît pas avoir abouti, v. leur *Correspondance*, pp. 30-9).



soulève pas la moindre objection <sup>37</sup>.

Pourtant, des réserves, ou plus exactement des objections à la *publication* de ce texte où Gide dévoile son propre drame, Maria Van Rysselberghe n'est pas seule à en exprimer. « Gallimard et Rivière assez tourmentés à l'idée de publier en revue la préface de Gide pour *Armance* », note Jean Schlumberger dans son agenda, en ajoutant pour son propre compte : « Relu le manuscrit. Impression d'impudeur. Relevé une série d'expressions qui font verser cette étude dans le plaidoyer. » Et la soirée du 4 juin, après le dîner pris villa Montmorency avec Gide et la petite Dame, est tout entière consacrée à discuter et à obtenir « le remplacement de plusieurs expressions et le remaniement de tout le dernier paragraphe <sup>38</sup> ».

Ces corrections furent-elles importantes ? Quand il relit la préface de Gide, ou plutôt en lit la version définitive, Rivière « avoue qu'[il] ne retrouve plus du tout ce qui la [lui] faisait trouver d'abord si périlleuse <sup>39</sup> ». Et le manuscrit initial n'ayant pas été retrouvé, on ne peut affirmer que ç'ait été grâce à ses amendements que s'apaisèrent les craintes de Gaston Gallimard et de Jacques Rivière.

Mais de quelle « impudeur » précisément, par quel « plaidoyer » trop indiscrètement personnel pouvait-on redouter que les lecteurs de *La NRF* fussent choqués ? Certes, l'essentiel de cette préface consistait à montrer que si, « de tous les amoureux de Stendhal », Octave est peut-être « le plus fervent », c'est en raison même de son impuissance — ou plutôt, à l'inverse, que c'est « l'excès de l'amour [qui] peut aller jusqu'à l'inhibition, sinon proprement du désir, du moins des réflexes physiologiques qui nous mettent à même de le satisfaire <sup>40</sup> ». Et, sur les conséquences de cette « dissociation de l'amour et du plaisir », il est évident que les trois derniers paragraphes du texte, où le préfacier « imagine Octave épousant *Armance* », les proches de Gide, ceux qui connaissaient l'histoire de son mariage, ne pouvaient pas ne pas y lire une page autobiographique :

j' imagine [*Armance*] perplexe d'abord, puis douloureusement résignée (et je ne parle ici que de la résignation amoureuse ; mais pour nombre de femmes le renoncement à la maternité qui s'ensuit est plus cruel encore, sans doute, et plus durablement). J' imagine Octave moins aisément résigné qu'*Armance*, ou plutôt :

<sup>37</sup> Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, p. 119 (4 juin 1921).

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 118 (3 et 4 juin 1921).

<sup>39</sup> Lettre de Rivière à Gide du 24 juin 1921, *Correspondance*, p. 662.

<sup>40</sup> « Préface à *Armance* », in *Essais critiques*, pp. 547 et 550.

moins profondément, se représentant sans cesse ce dont il la prive, et, qui pis est, le lui représentant. J'imagine les vains essais, les protestations dont l'amour est prodigue, les doutes, puis, l'âge venant, et à supposer que leur amour perdure, la lente épuration de cet amour, dernier terme et très incertainement atteint, que parodie l'accoutumance.

À moins qu'ils n'arrivent l'un et l'autre sans trop de peine à cette sagesse de ne s'exagérer point trop l'importance de ce qui leur est refusé et de se persuader que l'amour le plus profond n'est point nécessairement lié à la chair <sup>41</sup>.

Quelques rares lecteurs, très avertis, oui, pouvaient lire la confession en transparence de la fiction imaginée, mais les autres, les simples lecteurs qui n'avaient pas reçu les confidences que Gide avait faites à la petite Dame, à Roger Martin du Gard, à Jean Schlumberger ?... Pouvaient-ils, à la lecture de ces trois paragraphes *tels qu'ils parurent* dans *La NRF* d'août 1921, avoir une « impression d'impudeur », juger cette page « scandaleuse » ? En réalité, il n'est pas impossible que le « remaniement » obtenu le 4 juin par Schlumberger et Mme Théo ait consisté à amputer l'analyse d'un ultime développement, celui qui faisait apparaître le cas personnel de Gide trop proche de celui d'Octave : maints détails dans le roman de Stendhal permettent en effet de penser que son « héros », plutôt qu'un babylonien, est un homosexuel refoulé. Quatre ans avant que ne soient livrés au public *Si le grain ne meurt* et *Corydon*, sans doute paraissait-il encore trop risqué, aux yeux des amis de Gide, de décrypter ainsi « le secret d'Octave <sup>42</sup> »...

La « Préface à *Armance* » fut publiée en tête du numéro d'août 1921 de *La Nouvelle Revue Française*, et fut reprise au printemps 1924 dans *Incidences*, avant que ne parût, l'année suivante, le volume des éditions Champion pour lequel elle avait été écrite...

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 554. Et v. la note de Pierre Masson, pp. 1154-5.

<sup>42</sup> C'est le titre de la subtile et pénétrante préface que Dominique Fernandez a écrite pour l'édition d'*Armance* dans « La Collection » des éditions P.O.L. (1991) et où il regrette que Gide, dans la sienne, « s'en soit tenu à la version de l'impuissance, sans oser une autre explication du "secret" » (p. XVI).